

# la force des mots



pour travailler et vivre en français  
Novembre 2003

Numéro douze

Le français au travail

## Ça va bien ? Non, plutôt mal !

### NOTE DE SERVICE

Malgré les propos rassurants des gouvernements, des études récentes indiquent **that** le français **takes some** recul depuis quelques années. Un **worker** sur deux travaille **in English** au Québec, **according to l'OQLF**. Dans l'Outaouais **and in Montréal, it is encore more** alarming. **Can unions do even more to defend the French language in the work places ?**

Robert/Bob

## Le français au travail

# Ça va bien ? Non, plutôt mal !

Michel Rioux

Depuis une quinzaine d'années, les gouvernements, tant péquistes que libéraux, n'ont rien ménagé pour laisser croire que tout allait très bien sur le front de la langue : loi 178 de Claude Ryan sur l'affichage ; rapport ministériel sur l'état de la langue réécrit, sous Lucien Bouchard, pour en atténuer la portée ; invention de nouveaux concepts comme celui de langue d'usage public afin de mieux masquer le réel ; mise sur les tablettes des principales recommandations du rapport Larose, etc. Mais la réalité finit toujours par s'imposer : pas très belle, cette réalité. Début novembre, dans son rapport annuel, l'Office québécois de la langue française livrait ce constat navrant : Un travailleur sur deux doit utiliser l'anglais au Québec.

Cette réalité, elle avait déjà été décrite quelques mois plus tôt par le chercheur

Pierre Serré, jeune docteur en science politique qui a mis le feu aux poudres et provoqué un nouveau débat autour de la place du

français dans notre vie collective. « Il faut aller au-delà des impressions. Il faut regarder les faits, les dates. Même si ça dérange », dit-il. C'est ce qu'il a fait en scrutant les résultats du recensement de 2001, effectué par Statistique Canada.

La fragile tranquillité de la paix linguistique au Québec a été secouée, cet automne, quand les médias ont repris dans leurs pages les conclusions auxquelles en était arrivé Pierre Serré après avoir analysé les données du dernier re-

censement de Statistique Canada. Publié dans la livraison de septembre de la revue *L'Action Nationale* sous le titre « Portrait d'une langue seconde : le français comme langue de travail au Québec au recensement de 2001 », l'article est vite apparu comme un pavé jeté dans la mare de la bonne conscience chloroformée.

Ce n'est donc pas un hasard que ce soit du côté du très fédéraliste quotidien *La Presse* que soient venues les attaques les plus virulentes à l'endroit des conclusions de cette recherche. « Bourré de fautes et d'interprétations subjectives... », « Conclusions qui ne tiennent pas debout... », « Ici, on compare des pommes et des concombres... », etc. Ce jour-là, l'éditorialiste en chef André

### Une vigilance décrue

Loin de s'atténuer, la force d'attraction de l'anglais n'a fait que croître au cours des dernières années. Ce n'est plus un phénomène québécois, c'est un phénomène mondial... Ceci s'accompagne d'une vigilance décrue, dans la population québécoise, à l'endroit des menaces à la langue française. Il n'y a plus de débat linguistique ; nous vivons une paix relative, qui a succédé à la période des conflits, des luttes et des manifestations de rue. On croit assez facilement que la loi 101 protège le français ; l'on peut même aller jusqu'à croire que la loi 101 a fait tout son travail et deviendra bientôt inutile. La conscience du danger diminue au moment où la menace est plus grande que jamais.

— Guy Rocher

Sociologue à l'Université de Montréal. Collaborateur du D<sup>r</sup> Camille Laurin au moment de la rédaction de la loi 101, en 1977.

Pratte, à la critique plutôt lénifiante d'ordinaire, avait intérêt, semble-t-il, à se souvenir de qui mettait du beurre sur son pain...

### L'anglais par le haut, le français par le bas

« Une société comme la nôtre n'a pas les moyens de faire l'économie d'étudier les rapports de forces pour savoir ce qui se passe », nous a confié Pierre Serré en entrevue. Ce regard, il l'a jeté sur les dernières statistiques fédérales, qui lui ont appris que si le français avait globalement progressé dans le monde du travail depuis une quarantaine d'années, « la langue française semble battre en retraite ». Le recensement de 2001, constate Pierre Serré,



Pierre Serré



confirme le fait que l'anglais demeure la langue de mobilité ascendante.

« L'anglais intègre par le haut, le français intègre pas le bas. Chez les allophones comme chez les francophones, les résultats de l'analyse ne diffèrent pas, affirme le chercheur. Ce sont d'abord les professions inférieures et les secteurs d'activité secondaires qui montrent une francisation supérieure à la moyenne. Pour les professions et les secteurs d'activité économique supérieurs, l'anglais reste en position de force. »

C'est le milieu de travail qui détermine le choix de la langue pour les allophones. « La langue de l'insertion socio-économique est le tout premier déterminant des choix linguistiques qu'effectuent les immigrants dans leur nouvelle société. Cette question est cruciale pour l'avenir du français au Québec », écrit Pierre Serré. Plus on emploie l'anglais au travail, plus l'anglicisation est massive. Quand c'est l'anglais qui est surtout ou exclusivement utilisé au travail, les allophones s'anglicisent dans une proportion de 88,4 %. Globalement, les dernières statistiques indiquent que l'anglais prédomine chez les travailleurs allophones quand il s'agit de substituer une langue à celle parlée à la maison, la langue d'origine, dans une proportion de 59,3 %.

## Dans les administrations publiques (fédérale, provinciale, municipales)

### • Langue de travail des francophones

	Région métropolitaine Ottawa-Gatineau	Région de Gatineau
Principalement ou uniquement : en français	38 %	47 %
en anglais	52 %	44 %
situations mixtes	10 %	9 %

### • Langue de travail des anglophones

	Région métropolitaine Ottawa-Gatineau	Région de Gatineau
Principalement ou uniquement : en français	2 %	10 %
en anglais	96 %	81 %
situations mixtes	2 %	9 %

### • Langue de travail des allophones

	Région métropolitaine Ottawa-Gatineau	Région de Gatineau
Principalement ou uniquement : en français	5 %	27 %
en anglais	87 %	58 %
situations mixtes	8 %	14 %

Statistique Canada — Recensement 2001

### Le rôle des syndicats

Pierre Serré en tire la conclusion suivante : « Ces données témoignent de la position de force de l'anglais sur le marché du travail. »

Participant en mai à un colloque au cours duquel l'étude de Pierre Serré avait été rendue publique, la présidente de la CSN, Claudette Carbonneau, avait affirmé que les organisations syndicales et

leurs membres étaient les mieux placés pour faire avancer le français dans les milieux de travail. « Face à l'élection d'un gouvernement fédéraliste et peu interventionniste, il s'agit là plus que jamais de la piste la plus accessible à court et à moyen terme pour faire progresser le français langue de travail, ou à tout le moins d'éviter des reculs », avait soutenu la présidente de la centrale. ▶



# Un territoire en sursis, peut-être ?

Rien, ou à peu près, ne distingue visuellement l'ancienne ville de Hull, aujourd'hui Gatineau, de Québec, Sherbrooke ou Trois-Rivières. Grâce à la loi 101, le visage français prédomine, les panneaux routiers sont unilingues français, on entend du français tout autour. Mais ça parle aussi anglais. De plus en plus, semble-t-il.

Rien ne distingue visuellement Gatineau ? Pas vraiment. Il y a ces tours à bureaux du gouvernement fédéral, dans lesquelles s'engouffrent quotidiennement des milliers de francophones. Dont le quart, selon Statistique Canada, travaille principalement ou uniquement en an-

glais. S'ajoute à ce constat le fait que dans la région de Gatineau, les anglophones travaillent moins en français que dans la région de Montréal. Le cas des allophones est encore plus troublant. Si, dans la région de Montréal, ils sont 37 % à travailler en anglais principalement, ce pourcentage grimpe à 51 % dans la région de Gatineau. Cela s'appelle une force d'attraction.

En décembre 2000, de passage dans la région, le président de la Commission sur la langue, Gérald Larose, s'était dit surpris par l'ampleur des problèmes linguistiques qui lui avaient été rapportés par les participantes et les participants de

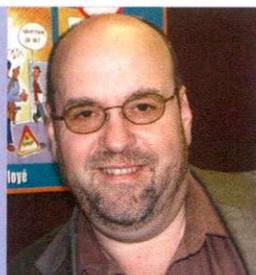
l'Outaouais. « On croit toujours connaître le Québec. Ça m'étonne. Les effets sont plus dramatiques que prévus », avait rapporté à l'époque le quotidien *Le Droit*.

Gérald Larose avait reconnu que la situation frontalière de la région compliquait les choses, puisqu'il y avait ici des « frottements particuliers » avec le Canada anglais, notamment en raison de la présence du gouvernement fédéral, « une machine d'assimilation qui milite féroce-ment pour un transfert linguistique ». Il avait aussi noté une « inattention continue de l'État québécois à l'endroit de cette question ».



**Louise Bastien**, présidente du Syndicat des employé-es du Casino de l'Outaouais.

« J'ai subi un choc culturel quand je suis arrivée ici il y a sept ans. J'arrivais de Montréal et sincèrement, je m'y sens davantage chez nous, même si c'est multi-ethnique. Ici, on parle beaucoup, beaucoup anglais. Au Casino, nous avons une forte clientèle qui vient du côté ontarien. Par principe, ces gens-là ne parlent pas français quand ils viennent de notre côté. Quand je dis bonjour à un client et qu'il me répond "What ?", je comprends qu'il me regarde à partir d'un fort sentiment de supériorité. On pourrait appeler cela du mépris, peut-être ? »



**Denis Marcoux** est vice-président de la Fédération des employées et employés de services publics (FEESP). Il est de Gatineau.

« Il faut être conscient que d'un côté de la rivière et de l'autre côté, c'est pas le même monde. Dans l'Outaouais, le réflexe de se protéger est peut-être plus fort qu'ailleurs parce qu'on vit collé au bloc anglophone. Il y a un grand nombre de fonctionnaires qui traversent tous les jours pour aller travailler de l'autre côté. C'est impossible que cela n'ait pas de conséquences à long terme. Un fort pourcentage de la population s'en tire fort bien en anglais car on vit dans les deux langues. »



**Jean St-Arnaud** et **Guy Lasalle**, du Syndicat des cols bleus de la municipalité de Cantley. Ils ont leur petite opinion là-dessus :

« De notre côté, on parle en français partout. Pas de problème. Mais dès qu'on traverse de l'autre côté, oubliez ça. Ottawa, c'est anglais. L'histoire autour de l'hôpital Montfort, ça les a enragés. On sent qu'il y en a qui veulent prendre leur revanche », de dire Guy Lasalle. Quant à Jean St-Arnaud, il y va d'une anecdote : « Y a une chose qui me met en maudit. À Cantley, le seul magasin général affiche en néon, *OPEN*. Ça me choque ! »



**Jacinthe Voyer**, conseillère syndicale à la FEESP.

« J'ai passé trois ans à Montréal pour des raisons professionnelles et j'avoue que je trouvais ça extraordinaire d'aller au restaurant et d'entendre parler français. Dans notre région, ce n'est vraiment pas le cas. Même dans le vieux Gatineau, on entend de plus en plus d'anglais. Il y a un ressac du côté ontarien. Aux élections municipales à Ottawa, un candidat fait campagne pour abolir le français. Ça en incommodé d'être obligés, à quelques endroits, de devoir fournir des services en français. »



**André Lajoie**, secrétaire du Syndicat des cols bleus de Gatineau.

« Je parle un anglais très rudimentaire, mais je n'ai jamais eu de problèmes à cause de ça. Il faut foncer et se faire respecter. La qualité du français, pour moi, c'est important. J'ai à cœur d'écrire des lettres de bonne qualité au nom de mon syndicat. Je me dis que ce sont des documents officiels. Pour moi, c'est une question de fierté et de crédibilité. »



Raynald Lamothe

## La bécane libérée de ses anglicismes

**B**oulons, boîtier de pédalier, cadre, châssis, chambre à air, entretoise, essieu, guidon, jante, moyeu, selle : les amateurs de cyclisme de la région de Sorel-Tracy auront certainement remarqué que Raynald Lamothe utilise les mots français exacts, justes, lorsqu'il explique la pièce qu'il doit changer ou réparer sur une bicyclette. Savez-vous quoi ? Il aurait pu en être tout autrement...

### Une histoire de famille

Âgé de 44 ans, Raynald Lamothe a déjà plus de 25 ans d'expérience dans l'entretien, la réparation et la vente de vélos. Aujourd'hui à la tête de l'entreprise familiale située dans un quartier populaire du secteur Sorel, il a appris son métier avec ses frères qui avaient pris la relève de leur père, décédé à l'âge de 41 ans.

« Au début, se rappelle-t-il, les termes de vélo utilisés étaient souvent en anglais. Cependant, nous avons décidé de les adapter en français, d'utiliser les bons mots pour que la clientèle comprenne bien le fonctionnement de la bicyclette, qu'elle se familiarise avec ce qu'elle achète, qu'elle sache ce que nous réparons. »

« En plus d'un effort d'adaptation et de recherche, il faut se rappeler que la loi 101, qui a obligé des compagnies à se franciser, nous a été d'un grand secours : les fabricants de bicyclettes se sont mis à franciser leurs catalogues », précise Raynald Lamothe. De plus, dit-il, « Chez nous, ça s'est fait au fur et à

mesure. Il ne pouvait en être autrement puisqu'une bicyclette comprend 2500 pièces. »

### Un père né aux États-Unis

Sous l'impulsion de leur mère, Lucette, une Québécoise éprise de la langue française, Raynald Lamothe et ses frères ont donc fait en sorte que « ça se passe en français ». Il aurait pu en être tout autrement... C'est que leur père, Normand, est né aux États-Unis. On devine bien qu'il aurait été beaucoup plus facile pour eux de s'habituer aux termes anglais, qu'on retrouvait à l'époque dans les différents catalogues des fabricants de bicyclettes.

« Depuis, cela a bien changé, précise Raynald Lamothe. Des compagnies comme Cycles Lambert de Québec et Norco, par exemple, ont beaucoup travaillé pour franciser leurs catalogues, y compris pour les produits fabriqués au Japon ou en Italie. »

### Transmission

Lors de notre visite à son atelier, Raynald Lamothe discutait d'une réparation à effectuer avec un jeune travailleur. « Aux plus jeunes ou aux nouveaux, tout comme à Guylaine, ma conjointe, nous leur transmettons aussi la nécessité d'utiliser les mots justes. C'est important ! », observe Raynald Lamothe.

### Épilogue

De retour à la maison, j'ai voulu enfourcher ma bicyclette. Merde ! Une crevaison ! Et je n'ai pas de rustine<sup>1</sup> à portée de la main.

Michel Crête

1 Rustine : petite rondelle de caoutchouc adhésive qui sert à réparer une chambre à air.

# l'invité

## Aimer pour défendre

**L**a langue est l'expression par excellence de l'identité et de la culture d'un peuple. Et lorsque ce peuple compte pour 2 % dans la démographie hégémonique anglo-saxonne nord-américaine, il ne faut pas se surprendre que des efforts colossaux soient faits pour que sa langue distinctive résiste et s'épanouisse. C'est le sens des législations linguistiques. Seules, cependant, elles ne suffiront pas. Une mobilisation plus subtile et permanente doit aussi se faire. Celle de la qualité, de la séduction et de l'amour de la langue française. Pourquoi ?

D'abord parce que la langue française est un bien commun et, comme tout bien commun, elle mérite qu'on la protège et qu'on la valorise. Aussi parce qu'au plan planétaire, elle est notre signature. Gilles Vigneault la croit « notre ADN ». C'est à cette langue que nous sommes reconnus. Des raisons encore plus fondamentales nous amènent à militer pour un apprentissage continu et de qualité de cette langue universelle (présente sur les cinq continents et la deuxième plus importante dans la gestion des affaires internationales). En effet, la maîtrise et le perfectionnement de la langue française permettent à chacun et à chacune d'appréhender les réalités avec plus de précision et de les traduire avec plus de fidélité. Elle n'est pas un luxe élitiste. Elle est une condition nécessaire à la démocratisation et à la socialisation des connaissances et de leur transmission.

M'est-il permis de proposer que l'amour pour une langue française de qualité chez nous va de pair avec la volonté d'en défendre et d'en promouvoir le statut. C'est la langue de la citoyenneté, la langue commune, la langue publique, la langue officielle. Elle permet l'intégration de tous et de toutes au Québec. En même temps, elle donne accès au patrimoine mondial. Loin de nous ratatiner, de nous faire nous replier sur nous-mêmes, une langue française de qualité range le Québec dans les grands de ce monde. Après la France, nous sommes numériquement le territoire le plus important de locuteurs français. Et nous sommes au carrefour de deux continents (Amériques-Europe) et de quatre langues (anglais, espagnol, portugais, français). Nous sommes aussi au cœur du plus grand site mondial de technologies et d'échanges. Et si nous ajoutons qu'en plus d'un français de qualité, nous avons des interfaces exceptionnelles (un nombre de locuteurs bilingues et trilingues jusqu'à 7 fois supérieur à ce qui existe au Canada et des institutions, des médias et une variété impressionnante d'organismes de tous genres de langue anglaise), les conditions sont réunies pour un rayonnement à nul autre pareil. Il n'y a que la souveraineté du Québec pour sceller cette originalité et lui donner toute sa mesure.



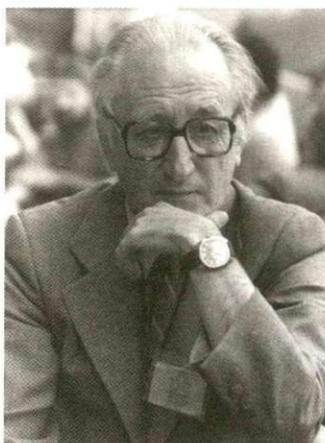
Gérald Larose

## « Écrire, chaque jour autant que possible »

— Pierre Vadeboncœur

Jean-Sébastien Marsan\*

Conseiller à la CSN de 1950 à 1975, Pierre Vadeboncœur est surtout connu pour son talent d'essayiste. Il vient de lancer un essai sur Rimbaud ; pour la première fois, l'homme de lettres s'est penché sur un poète.



Pierre Vadeboncœur a confié à *La force des mots* d'où lui vient ce goût si marqué pour l'acte d'écrire.

« Rimbaud, c'est un accident », affirme sans hésiter Pierre Vadeboncœur en entrevue dans son logement du quartier Côte-des-Neiges, à Montréal. « Il y a une grande différence entre ce dernier livre et mes autres livres qui traitent d'une situation politique ou culturelle, comme *L'humanité improvisée* », son essai sur les dérives du postmodernisme, publié en 2000.

« Après *L'humanité improvisée*, j'étais vidé. Mais je suis une machine à écrire, j'ai besoin d'écrire, chaque jour autant que possible », dit-il.

« Rimbaud, je l'avais lu comme tout le monde, mais je n'étais pas un *fan*, encore moins un connaisseur, poursuit Pierre Vadeboncœur. Quand on passe 25 ans dans le syndicalisme, la culture littéraire occupe une place moindre... J'ai commencé à écrire sur Rimbaud sans dessein. Je suis entré dans son univers par mon écriture, pas seulement à l'occasion de. »

À 83 ans, l'essayiste confirme doute encore : « Ce que j'ai écrit sur Rimbaud, c'est à mes risques, c'est une création. Je suis peut-être à côté de la coche. » *Le Pas de l'aventurier – À propos de Rimbaud* a tout de même valu à Pierre Vadeboncœur le Prix de la revue

*Études françaises* 2003 des Presses de l'Université de Montréal.

### Retour aux sources

Son goût pour les lettres remonte à sa fréquentation du Collège Jean-De Brébeuf, de 1932 à 1940, et il a d'ailleurs écrit pour le journal étudiant. « Au collège, il y avait un climat intellectuel et littéraire. J'avais toujours ça en tête : écrire, écrire, écrire, c'était une obsession. »

Après la fin de ses études en droit à l'Université de Montréal, en 1943, qui l'ont profondément ennuyé — une formation qui lui sera cependant très utile lorsqu'il joindra le mouvement syndical —, Pierre Vadeboncœur a erré pendant quelques années. « Je pensais à écrire, mais on ne gagne pas sa vie avec ça. » Il tente d'entreprendre un roman, scribouille quelques poèmes, en vain.

En 1945, il a fait publier dans la revue *La nouvelle relève* son premier essai, « Joie », justement parce que son existence était dépourvue de ce sentiment. Tout son style des décennies qui suivront est déjà présent : plutôt que d'argumenter à partir de faits ou de données scientifiques, il s'exprime en moraliste, témoin de situations vécues, em-

PIERRE VADEBONCŒUR

### Le pas de l'aventurier

À propos de Rimbaud



Les Presses de l'Université de Montréal

prunte des chemins de traverse, lie le tout à des thèmes universels comme l'amour, l'art, etc.

Pierre Vadeboncœur a occupé brièvement quelques emplois de journaliste à la fin des années 1940, notamment pour *La Patrie* et *Le Canada*, mais il refusait de s'incruster dans le métier. « Parce qu'on ne peut pas devenir journaliste et devenir écrivain en même temps, sauf exceptions, affirme-t-il. Le journalisme, c'est de l'écriture rapide, toujours pressée, jamais approfondie, d'un style sans caractère. »

Traducteur pour la *Canadian Press*, Pierre Vadeboncœur y a découvert le mouvement ouvrier. « Un syndicat commençait à s'organiser. Un copain m'avait demandé si je voulais signer ma carte, j'avais répondu certainement. Un jour, le patron nous a réunis et nous a dit, en anglais :

— Nous avons entendu dire que vous voulez vous organiser en syndicat. C'est une bonne chose, au lieu de discuter individuellement avec chaque employé, nous allons discuter avec tous les employés. Parmi vous, qui est en faveur du syndicat ?

Moi, niaiseux... [Il fait le geste de lever la main.] Dans les deux mois qui ont suivi, ils m'ont mis à la porte en prétextant que je n'étais pas assez rapide ! »

### Le temps de l'engagement

Entré à la CTCC (plus tard à la CSN) en 1950, Pierre Vadeboncœur s'est donné corps et âme au syndicalisme. Pendant la décennie 1950, il trouve le temps de collaborer à *Cité libre*, la bête noire de Maurice Duplessis. Il signera plus tard nombre d'articles pour *Parti pris*, *Liberté*, *Socialisme*, *Maintenant*, *Le Jour*, *L'Action nationale*, *Nouvelles CSN*, *Le Devoir*, *Le Couac*.

Il a aussi rédigé de nombreux textes institutionnels de la CSN. « Les rapports *Le deuxième front* [1968] et *Une société bâtie pour l'homme* [1966], c'est moi qui les ai écrits, indique-t-il. Pas nécessairement le fond, mais comme j'étais celui qui écrivait le mieux dans la bande... »

En 1963, il a fait publier son premier recueil d'essais, *La ligne du risque*, qui reproduit des articles déjà publiés en revue. L'ouvrage devient un classique de la Révolution tranquille. Il signe ensuite une série d'essais à saveur politique, sociale et syndicale : *L'Autorité du peu-*

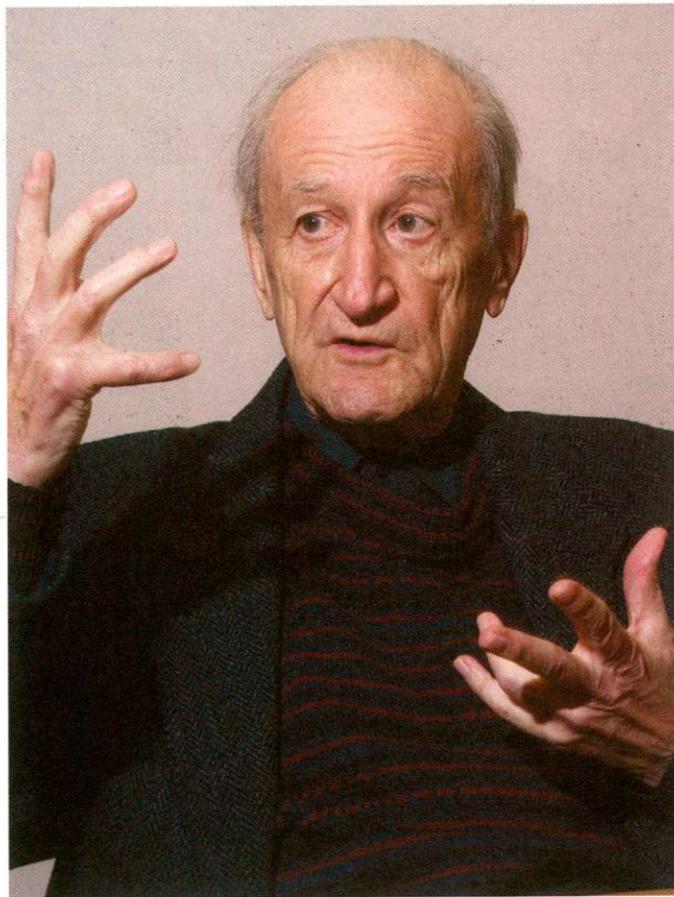


Photo : Alain Chagnon

« Enseigner la langue, c'est comme enseigner la plomberie, lance-t-il à la fin de l'entrevue. On n'enseigne pas la plomberie n'importe comment, sinon ça fuit de partout. »

*ple* (1965), *Lettres et colères* (1969), *La dernière heure et la première* (1970), *Indépendances* (1972), *Un génocide en douce* (1976), *Chaque jour, l'indépendance* (1977), *To be or not to be, that is the question* (1980).

À partir de *Les deux Royaumes* (1978), il questionne la

culture, l'esthétique, la philosophie, la paternité, l'amour. Ce changement de cap n'est qu'apparent, car l'ensemble de son œuvre demeure d'une étonnante cohérence. Dans cette veine : *Trois essais sur l'insignifiance* (1983), *L'absence, essai à la deuxième personne* (1985), *Essais inactuels* (1987), *Essai*

*sur une pensée heureuse* (1989), *Dix-sept tableaux d'enfant* (1991), *Le bonheur excessif* (1992) et *Qui est le chevalier ?* (1998).

### Un français mal enseigné

La langue de Vadeboncœur, très élégante, toujours d'une précision chirurgicale, refuse le joul et les approximations. « Quand j'étais jeune, à Montréal, la langue était plus proche de son point historique d'origine, se souvient l'auteur. Dans les écoles, on insistait sur la correction de la langue. À partir de la réforme des années 1960, ça s'est considérablement dégradé. »

Sur l'avenir du français, Pierre Vadeboncœur refuse de verser dans le catastrophisme. Il constate par exemple que la langue de la rue se détériore, mais que celle de la télévision s'améliore. Le nerf de la guerre demeure l'éducation : « Enseigner la langue, c'est comme enseigner la plomberie, lance-t-il à la fin de l'entrevue. On n'enseigne pas la plomberie n'importe comment, sinon ça fuit de partout. » Et l'on ne devient pas une machine à bien écrire.

\* Jean-Sébastien Marsan (jsm@mblink.net) est journaliste pigiste et membre de l'Association des journalistes indépendants du Québec (AJIQ) affiliée à la FNC-CSN.



Photos : Alain Chagnon

La délégation de la francophonie syndicale lors de son passage dans les bureaux du comité exécutif de la CSN.

## Sommet de la francophonie en 2004

# La francophonie syndicale en quête de reconnaissance officielle

Yvan Sinotte

La francophonie syndicale, rassemblée au sein de la Confédération internationale des syndicats libres (CISL), dont la CSN est membre, est déterminée à décrocher une reconnaissance officielle à l'occasion du prochain Sommet de la francophonie qui se déroulera en novembre 2004 à Ouagadougou, au Burkina Faso.

**R**éuni à Montréal du 29 septembre au 1<sup>er</sup> octobre, le comité consultatif de la francophonie syndicale de la CISL a adopté « l'Appel de Montréal » qui fixe les thèmes qui seront soumis aux gouvernements membres de l'Organisation internationale de la francophonie : la défense et la promotion des droits humains, dont les droits syndicaux ; l'instauration d'un véritable dialogue social à tous les niveaux ; le nécessaire renforcement de la place des femmes dans le développement ; la formation professionnelle tout au long de la vie ; la solution durable aux problèmes de la

fracture numérique (fossé entre les pays occidentaux et ceux en voie de développement par rapport aux nouvelles technologies de l'information et des communications) ; le développement des capacités des organisations syndicales à contribuer efficacement aux politiques de développement. Des projets de coopération concrets seront élaborés relativement à ces thèmes.

Le gouvernement du Burkina Faso, organisateur de ce X<sup>e</sup> Sommet de la francophonie, sera saisi de ces préoccupations et des propositions qui en découlent. Chacune des organisations

de la francophonie syndicale de la CISL fera de même auprès de son propre gouvernement.

### Un espace solidaire pour un développement durable

Une telle présence au prochain Sommet de la francophonie représente pour Claudette Carbonneau, présidente de la CSN, un événement privilégié alors que « la bataille de la démocratie vise à faire reconnaître les droits des travailleuses et des travailleurs à travers le monde ». Elle a également souligné que le thème retenu, « Un espace solidaire pour un développement durable », appelle les organisations syndicales à apporter une contribution déterminante aux efforts déployés dans le monde pour tendre vers un développement profita-



Henri Massé, président de la FTQ ; Guillaume Attigbé, président de l'Organisation régionale africaine de la CISL ; Mamounata Cissé, secrétaire générale adjointe de la CISL ; et Claudette Carbonneau, présidente de la CSN, lors d'une rencontre du comité consultatif de la francophonie syndicale, le 1<sup>er</sup> octobre, à Montréal.

ble au bénéfice de toutes les populations, tant au nord qu'au sud.

Le président de la FTQ, Henri Massé, dont l'organisation est aussi membre de la francophonie syndicale de la CISL, a noté qu'à la fin des années 80, au Sommet de Québec, le Forum francophone des affaires était déjà présent. Il a expliqué que « l'objectif premier est la reconnaissance du monde syndical aux futurs sommets de la francophonie parce qu'il faut mieux travailler ensemble ».

**L'Appel de Montréal :  
fruit d'une réflexion**

Présidant le comité consultatif francophone de la CISL, Mamounata Cissé, secrétaire générale adjointe de la CISL, a souligné que l'Appel de Montréal était le résultat d'une réflexion approfondie « sur les droits syndicaux, les droits humains et la démocratie en identifiant aussi des domaines prioritaires comme la formation tout au long de la vie, la promotion des droits des femmes et le partage des technologies de l'information et de la communication entre le nord et le sud, sans compter les projets de coopération qui permettront de renforcer les actions sur le terrain. »

Parmi ces projets, notons celui de mettre sur pied un vaste réseau Internet des organisations des pays francophones, de doter les centrales africaines d'équipements informatiques et de leur fournir une formation afin qu'elles puissent capter et bénéficier des informations utiles qui circuleront en langue française.

Les participantes et les participants du Québec à la francophonie syndicale de la CISL souhaitent aussi qu'un rapprochement survienne entre le Forum des affaires et le milieu syndical pour promouvoir les droits, le dialogue social et le développement durable.

La francophonie syndicale de la CISL regroupe pas moins de 44 organisations syndicales dans plus de 30 pays représentant plus de cinq millions de membres. La francophonie syndicale est non seulement un véhicule de revendications politiques et sociales, mais aussi un lieu de coordination des projets de coopération syndicale dans le monde syndical francophone.

**« Une telle présence  
au prochain sommet  
de la francophonie  
représente un événement  
privilegié alors que  
la bataille de la démocratie  
vise à faire reconnaître  
les droits des travailleuses  
et des travailleurs  
à travers le monde. »**

— Claudette Carbonneau,  
présidente de la CSN

**La francophonie syndicale  
de la CISL regroupe  
pas moins  
de 44 organisations  
syndicales dans plus  
de 30 pays représentant  
plus de cinq millions  
de membres.**

Une langue de qualité libère.  
Une langue pauvre asservit.

Guy Ferland, auteur des *Ferlandises* que les lecteurs et lectrices de *La force des mots* appréciaient à chaque parution, n'est plus. Notre camarade est décédé subitement le 12 juillet, nous laissant cependant en partage son immense amour de la langue française.

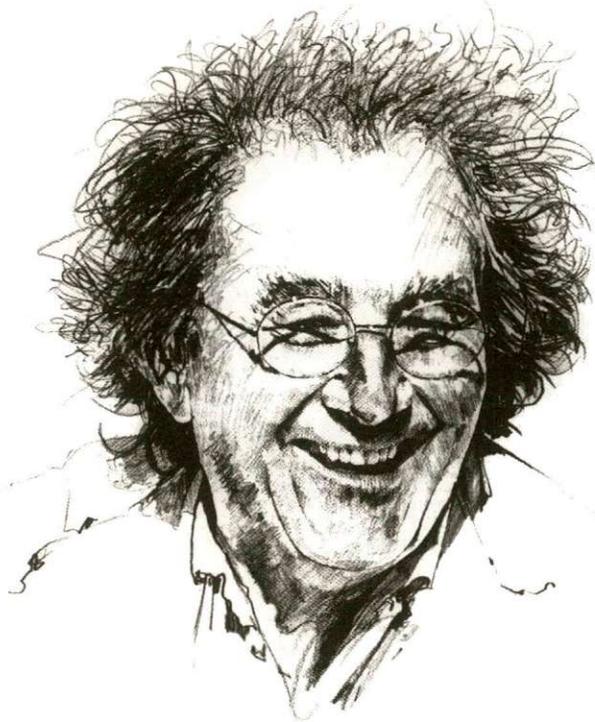
À celles et à ceux qui l'ont côtoyé assidûment au Service de l'information depuis 35 ans, Guy Ferland a confié un héritage auquel les années ne manqueront pas d'ajouter davantage de valeur. Car ces *Ferlandises* sont autant de plaidoyers à la gloire d'une langue française claire et vivante, élégante et juste dans son expression.

Tout le monde connaît le *Petit Robert*. Mais le Service de l'information de la CSN pouvait compter sur meilleur encore. « Pendant longtemps, le *Petit Guy* était davantage consulté que le *Petit Robert* », a déjà lancé la directrice du service, Thérèse Jean. Pour comprendre le sens de ce qu'elle disait à l'époque, il faut avoir vu Guy Ferland s'approcher de quelqu'un en agitant un crayon à mine ou encore un Bic à la pointe extra fine, hochant de la tête et penchant les épaules de gauche à droite avant de glisser doucement : « Hum... Hum... Es-tu sûr que c'est le bon mot ? » Ou bien : « Ce singulier ne serait-il pas

## Qu'est-ce qu'un mot ?

*Les mots sont d'attachantes petites bêtes de compagnie. Ils sont pleins de surprises dans les rapports intimes que nous entretenons avec eux, alors qu'ils en disent beaucoup plus qu'ils en ont l'air dans leur tenue officielle du dictionnaire. Ils nous font rire, ils nous font pleurer, nous donnent la chair de poule, peuvent nous mettre en colère pour ensuite nous calmer, nous mettre en joie aussi bien qu'en tristesse. Les mots claironnent notre plaisir, chuchotent nos peines, affichent notre fierté, dissimulent notre gêne, réveillent notre mémoire, taisent nos humiliations.*

—Tiré des *Ferlandises*



## Qu'est-ce qu'une phrase ?

*Qu'est-ce qu'une phrase, sinon un état d'âme, une pensée fugace qu'on essaie de cerner, une émotion qui cherche à s'exprimer, une douleur à moitié exposée, un plaisir, une colère, un désespoir ou son contraire, un savoir à partager, un relais de civilisation. Et l'on voudrait que ce magma de sentiments s'exprimât en trois ou quatre mots suivant les codes simplistes de la langue marchande ? Impossible !*

—Tiré des *Ferlandises*

un pluriel qui s'ignore ? », le tout agrémenté d'un clin d'oeil coquin et complice à la fois. Le message passait sans qu'il ne s'y trouve quelque trace de remontrance ou de hauteur méprisante.

Car Guy Ferland était avant tout un pédagogue. Maître en matière d'information — une maîtrise durement acquise dans les fonctions de chef de pupitre à *La Presse* et au *Devoir*, dans les années 60 —, il savait que pour être compris, des exigences doivent être respectées. La première étant d'exprimer clairement une pensée structurée. C'est ce qu'il n'a cessé de nous enseigner.

Ce doux pouvait par contre se mettre en colère. Quand, par exemple, cette CSN qu'il tenait en si haute estime se présentait dans des textes bâclés, dans une forme relâchée, prenant des libertés mal venues du côté de la syntaxe et du vocabulaire. Une question de respect, tout simplement. Les travailleuses et les travailleurs au service desquels il avait mis son talent méritent, pensait-il, qu'on décrive leurs conditions d'existence, qu'on dise leur colère et qu'on traduise leurs espérances dans une langue qui contribue à leur libération plutôt que d'accroître leur aliénation.

Michel Rioux

# UN MOT vaut mille images

## Le respect et les bons mots

**J**amais je n'ai été autant en mesure d'évaluer la force des mots qu'à l'occasion d'une campagne de syndicalisation dans une garderie.

### Voici l'histoire

Nos deux plus jeunes enfants étaient inscrits à la garderie du chef-lieu de la région où nous habitons. La directrice, affable, gentille, souriante, correspondait bien au modèle de personne avec laquelle nous souhaitions que nos enfants soient en contact. Le personnel de la garderie était aussi composé de jeunes femmes qui nous apparaissaient être compétentes, dévouées et chaleureuses avec les enfants.

Très rapidement, comme d'habitude, nous nous sommes impliqués et liés d'amitié avec plusieurs salariées et parents. Nous nous sommes alors rapidement rendu compte que tout n'était pas rose. Les travailleuses, qui commençaient à nous faire confiance, nous manifestaient des signes de colère envers la directrice. Cette dernière imposait ses quatre volontés à l'ensemble du personnel et ne supportait aucune remise en question de ses décisions. Les travailleuses, craignant pour leur emploi, acceptaient cette situation. Jusqu'au jour où la directrice congédia une éducatrice. Les autres travailleuses et certains membres du conseil d'administration la sommèrent de s'expliquer. Sa réponse fut la suivante : « J'ai le pouvoir de congédier n'importe qui et pour n'importe quelle raison. Si je n'aime pas la couleur de ses yeux, par exemple. »

Évidemment, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Les travailleuses décidèrent de se syndiquer.

La directrice et certains membres du conseil d'administration réagirent. Une des membres du conseil, enseignante non syndiquée dans un collège privé, s'exprima publiquement contre la syndicalisation. Ce qui est son droit. Elle le fit par le biais d'une lettre ouverte qu'elle distribua à tous les parents.

En lisant ce brûlot, nous avons constaté qu'il contenait un très grand nombre de fautes d'orthographe, de ponctuation, d'accords, etc.

Nous avons donc rédigé et distribué un contre-brûlot, en y annexant la copie corrigée du texte de l'incendiaire, soulignant à gros traits rouges les nombreuses fautes de français. Notre texte contenait aussi une note qui disait en substance : « Comment accepter de se faire faire la morale sur une question aussi sérieuse que le droit d'association par une personne dont la profession est d'instruire nos enfants et qui le fait sans se soucier de la qualité de la langue écrite qu'elle utilise. "L'anti-syndicale" serait mieux d'apprendre à écrire plutôt que de mal écrire du mal des autres. »

Ce fut un tournant dans la campagne de syndicalisation. Les mots pour le dire avaient fait leur œuvre. Mal écrire pour mal dire, c'est pas très malin. Les travailleuses et les parents avaient compris : le bon sens et le respect des autres allaient de pair avec les bons mots.

Bisous à la langue française.

Richard Lapointe

## en français

vivre

### Pied de nez à l'uniformisation

**L**a Chicane, Les Cowboys fringants, Les Frères à ch'val, Mauvais quarts d'heure, Les Ours, Polémil Bazar, Urbain

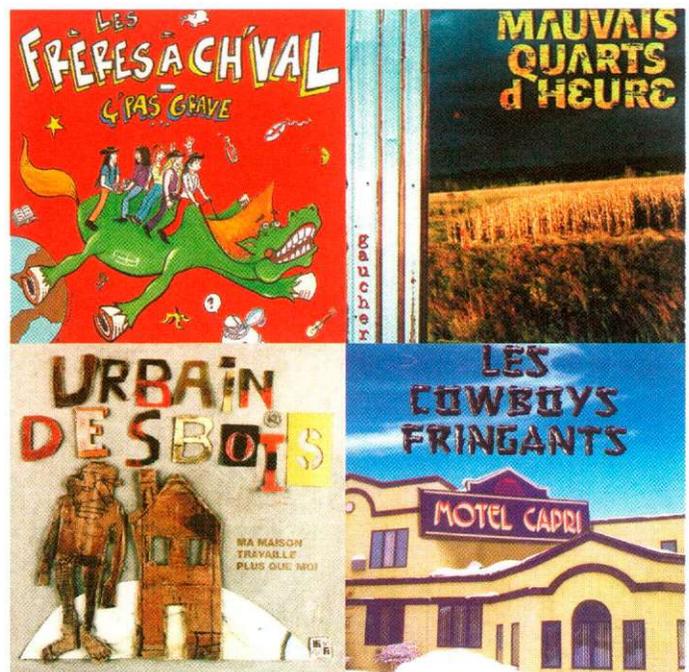


Desbois : en rivalisant d'originalité pour se donner un nom accrocheur et représentatif, nos groupes de musique contribuent du même souffle au courant identitaire et d'affirmation nationale du Québec.

Le Québec s'est jusqu'à présent illustré pour mettre son industrie culturelle à l'abri de la mondialisation,

où la langue « américaine » domine les communications et les relations d'affaires. À cet égard, le choix des artistes et musiciens québécois constitue un pied de nez à ceux qui font l'apologie de la mondialisation... et de l'uniformisation. À écouter.

Michel Crête



## Dictée

### Corrigez les 24 fautes de cette dictée.

#### L'amour réalité

Tendresse, complicité, confiance. Ces mots n'ont plus tellement cours pour définir l'amour. Pourtant, quiconque aime ou a aimé au-delà de tout, sait pertinamment de quoi il retourne quand le cœur vibre au même diapason que l'être aimé. Et quand le cœur chavire pour un blâme ou un regard courroucé. Quelle douce ou cruelle réalité !

Il arrive, bien sûr, que l'amour le plus sincère puisse s'effriter au hasard des dédalles empruntés. Les cœurs mal informés des labyrinthes piégés ont peu de recours face à cette éventualité. Il faudrait inventer un plan où chaque guette-apens serait bien identifié. Enfin, on peut toujours rêver, faute d'affronter la réalité !

En attendant ce jour sacré, il y a peu de possibilité de se tromper en misant sur la sincérité. Le cœur fran jouira

souvent de la douce quiétude intérieure où germe la réparatrice harmonie. Si par malheur l'amour est trahi, il aura une chance d'être guéri. Peut-être même l'envie de recommencer en misant sur trois mots-clés : tendresse, complicité, confiance. Voilà la réalité !

Tendresse, complicité, confiance. Ces mots s'appliquent aussi bien à l'amour d'un enfant, d'un parent, ou de toute autre personne partageant des sentiments d'intense attachement. L'amour, inconditionnel, n'a rien à voir avec un spectacle « réalité » télévisé, un *Loft story* forcé ou autre *Occupation double*, où des êtres pômés ont l'obligation de conjuguer. L'amour émerge du cœur et non de l'appât du gain ou de la quête de célébrité. Réalité ? Quelle réalité ? Ha ! l'amour, toujours l'amour !

Une nouvelle édition du

## Multidictionnaire

Marie-Éva De Villers

# MULTI

Une importante refonte qui tient compte des usages actuels de la langue française.

Des milliers d'ajouts et une recherche simplifiée.

- 2000 nouveaux mots
- Ajout de nombreuses formes fautives
- Inventaire augmenté des expressions et locutions
- Mise à jour comprenant les néologismes désignant les nouvelles technologies et la réalité du 3<sup>e</sup> millénaire
- Davantage de mots et d'expressions propres au français du Québec
- 126 tableaux grammaticaux
- Création de nouvelles notes spécialisées

QUÉBEC AMÉRIQUE

[www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com)

## Exercice 1

### Corrigez la forme fautive.

1. Ces affiches serviront pour d'autres occasions.
2. Elles se réunissaient à chaque semaine.
3. Il est à l'hôpital sous observation.
4. Ils provenaient tous de d'autres régions.
5. J'ai échoué un test de français.

## Exercice 2

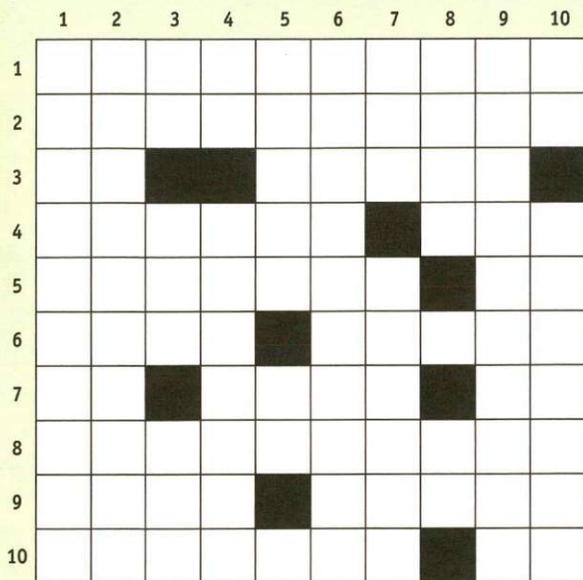
### Accordez le mot possible.

1. Ces travaux se font dans les meilleures conditions possible\_\_.
2. Il a donné toutes les raisons possible\_\_.
3. Elle a reçu deux invitations, est-ce possible\_\_?
4. Il faut visiter le plus de villes possible\_\_.

## Exercice 3

### Accentuez correctement.

Il me plaît toujours de casser la croute avec Lili à l'heure du dîner. Grace à ces rencontres, j'ai appris a mieux la connaître. C'est une drole de petite bonne femme, un peu bohème. Son plaisir est de semer ça et là, ou la vie la mène, la gaieté. Elle dit les choses parfois crument mais se fache rarement. Voila !



**Horizontal**

1. Arrêts de travail.
2. Néolibéral.
3. Sur un bouton d'ascenseur. Ce n'est pas le genre du chêne.
4. Frottaï à la gousse. Un oncle envahisseur.
5. Ne court pas les manifs. Pronom.
6. Comme les maillons d'une chaîne. Possédait.
7. Banque canadienne. Prénom. Conjonction.
8. Ne leur parlez surtout pas de désobéissance civile !
9. Coule en Normandie. Ne lâchent pas prise facilement.
10. Bien ciblée. Symbole.

**Vertical**

1. Un secteur dans la mire de la sous-traitance.
2. Une règle qui nous protège de l'arbitraire patronal.
3. Haut de gamme. Ne craint pas l'improvisation.  
Pas tout à fait gonflé...
4. C'est un conditionnel. Fatigant.
5. Porte la voile. Aluminium.
6. Appui à des grévistes.
7. Romains. Élargie.
8. Du verbe avoir. Au beau milieu de toute lettre...
9. Comme le salaire de certains P.-D.G.
10. Article espagnol. Issu d'un croisement.

**Le gagnant du numéro 11**

Félicitations à Monsieur Alain Grondin, membre du Syndicat des salarié-es de la SSQ générale. Et merci à nos nombreux participants et participantes,

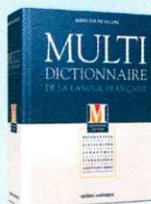
**Corrigé de la dictée**

Cours, quiconque, au-delà, pertinemment, diapason, blâme, courroucé, sûr, effriter, dédales, emprunts, labrynthes, recours, gnet-apens, franc, trahi, voilà, toute autre, partageant, attachement, inconditionnel, paumés, appât, Ah !

# de mots

**Notre concours**

**Participez à notre concours !**



Trouvez la solution à nos mots croisés et courez la chance de gagner la 4<sup>e</sup> édition du **Multidictionnaire** publié par les Éditions Québec Amérique.

L'ouvrage de Marie-Éva De Villers se distingue par l'ensemble des informations réunies : orthographe, grammaire, syntaxe, typographie, distinctions sémantiques, québécismes, abréviations et symboles, anglicismes, impropriétés. L'organisation des données facilite le repérage des renseignements recherchés. Elles sont regroupées en un seul ordre alphabétique et des pictogrammes simplifient la recherche des notions spécialisées qui explicitent les divers types de difficultés.

Le **Multidictionnaire** décrit le français de tous les francophones ainsi que le bon usage québécois.

**Trois moyens pour nous joindre :**

- *La force des mots*  
Information-CSN  
1601, avenue De Lorimier, Montréal (Québec) H2K 4M5
- télécopieur : (514) 598-2089
- courriel : lyne.beaulieu@csn.qc.ca

**Le nom du gagnant ou de la gagnante sera tiré au hasard parmi les réponses qui nous seront parvenues avant le 31 janvier 2004.**

**Solution des mots croisés du numéro 11**

**Horizontalement**

- |                 |                     |                  |
|-----------------|---------------------|------------------|
| 1. Confédéral   | 5. E – Fat – Eres   | 9. Onéreuse – N  |
| 2. Os – Odorat  | 6. Nie – Oc – A – S | 10. Ness – Xeres |
| 3. Nécropoles   | 7. Triaires – I     |                  |
| 4. Vrac – Adèle | 8. Ioniser – Go     |                  |

**Verticalement**

- |                  |                 |                  |
|------------------|-----------------|------------------|
| 1. Convention    | 5. Edo – Toise  | 9. Atele – G – E |
| 2. Oser – Ironie | 6. Dopa – Creux | 10. L – Sessions |
| 3. N – Caféines  | 7. Erode – Erse |                  |
| 4. Força – Airs  | 8. Raleras – Er |                  |

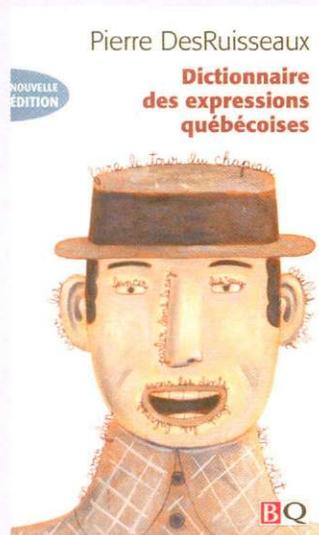
**Corrigé des exercices 1, 2 et 3**

- mène, crûment, fâche, Voilà.
- plat, crouste, dîner, grâce, à, connaître, drôle, bohème, ça et là, où,
- Exercice 3**  
1. possible ; 2. possibles ; 3. possible ; 4. possible.
- Exercice 2**  
4. tous d'autres régions ; 5. échoué à un test.
- Exercice 1**  
1. servront à ; 2. réunissaient chaque semaine ; 3. en observation ;

## Des expressions bien d'ici

**L**e *Dictionnaire des expressions québécoises* est une récidive de Pierre DesRuisseaux où il recense ces mots et locutions qui se démarquent du français international et caractérisent le français d'ici. Il faut dire qu'avec 4500 entrées, il n'y manque pas grand-chose.

Il n'y manque tellement rien qu'on a parfois l'impression que l'auteur en a mis un peu plus que le client en demande. Pas qu'il ait nécessairement inventé quelques-unes de ces expressions, mais convenons qu'il a creusé pour dénicher tout ce qui fait du



québécois une langue française à part. Sans doute pour éviter que nous concluions à l'invention de sa part, DesRuisseaux cite la source de plusieurs des expressions relevées. Ainsi, pris au hasard, le mot « taon ». Vite comme un taon. Vif. Rapide. Et de référer à R. Lévesque dans *Le vieux du Bas-du-Fleuve*, p.117.

Tout ça pour dire que même si vous n'avez jamais entendu une expression dans le contexte présenté par l'auteur, ce n'est pas parce qu'elle n'a jamais été utilisée ainsi.

Donc, pour enrichir votre vocabulaire à la sauce québécoise ou pour émailler votre prose d'images bien de chez nous, voilà le dictionnaire qu'il vous faut. Vous pourrez même épater la galerie par votre science du parler québécois.

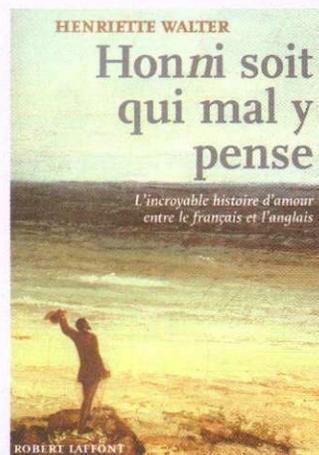
**Pierre DesRUISSEAUX,**  
*Dictionnaire des expressions québécoises, Nouvelle édition,*  
**Bibliothèque québécoise,**  
**2003, 480 pages.**

## Les longues et tumultueuses fréquentations du français et de l'anglais

**H**onni soit qui mal y pense – *L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, tel est le titre choisi par Henriette Walter, une distinguée linguiste, pour désigner cet ouvrage riche en découvertes et en surprises, publié 2001. Réaliste (?), elle intitule toutefois son épilogue « Une histoire d'amour-haine qui n'est pas terminée ».

Nos voisins Canadiens anglais et États-Uniens savent-ils que les deux tiers de leur vocabulaire origine du français ou du latin ? Les deux langues ont constamment mêlé leurs mots ; en fait, il y en a plus de 3000 dont la forme graphique est parfaitement identique en français et en anglais, dont les mots anecdote, caricature, garage, horizon, moustache.

Depuis presque 1000 ans, le français et l'anglais ont eu des



contacts fréquents, intimes et parfois passionnels. Avec l'arrivée de Guillaume de Normandie en Angleterre, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, le français s'est imposé comme la langue de la cour, de sa noblesse et de son adminis-

tration, reléguant l'anglo-saxon dans les usages populaires et sans prestige, note l'auteure.

Avant la conquête normande, l'anglais avait tous les caractères d'une langue purement germanique, un héritage laissé par ses envahisseurs. Quant aux Gaulois, ils avaient appris le latin des occupants romains.

De nos jours, les anglophones et les francophones expriment leur amour-haine en empruntant des expressions toutes faites avec les mots *French* (*fries, toast, dressing, kiss, etc.*) ou *anglaise* (*clef, filer à, capote, crème, etc.*).

Amérique oblige, un chapitre y est consacré. On y apprend que « Québec » est l'altération du mot algonquin « Quilibec » (l'endroit où les eaux se rétrécissent). Quant au nom « Canada », le croi-

rez-vous, il est la conséquence d'une erreur... Issu du mot huron ou iroquois « Kanata », qui désigne n'importe quel village, il a été interprété par les premiers colons comme étant le nom du pays.

Cet ouvrage est maintenant disponible en livre de poche ou, comme diraient certains Français, en *pocket book*...

**Henriette WALTER,**  
*Honni soit qui mal y pense – L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais,*  
**Paris, Robert Laffont, 2001,**  
**385 p.**

## Pris au dépourvu après... deux ans d'avertissement

**D**écidément, certains fabricants de jeux vidéo sur console ne se distinguent pas par leur rapidité d'exécution. L'Office québécois de la langue française leur avait accordé une période de grâce de deux ans pour se conformer à la Charte de la langue française, c'est-à-dire pour présenter leurs produits dans un emballage français ou bilingue. Vingt-quatre mois plus tard, plusieurs d'entre eux se disent outrés d'être ainsi pris au dépourvu... Ils doivent retirer les jeux vidéo des magasins pour les emballer correctement.

## Louis-Hippolyte Lafontaine retourne à Québec

**L**e leader nationaliste québécois, Louis-Hippolyte Lafontaine, qui a contribué à imposer le français comme langue d'usage au Québec, a maintenant sa statue devant l'Assemblée nationale. Lafontaine (1807-1864), qui s'était allié aux Patriotes de 1837-1838, avait plus tard été élu au Parlement du Bas-Canada (le Québec actuel), où il avait obtenu pour le Québec « la liberté, un gouvernement responsable et l'avancement du statut de la langue française », pour reprendre les paroles de l'ex-premier ministre Bernard Landry, présent à l'inauguration de la statue.

## La lecture en cadeau aux enfants

**L**a Fondation pour l'alphabétisation lance la 5<sup>e</sup> édition de sa campagne *La lecture en cadeau*, un projet de prévention de l'analphabétisme et du décrochage auprès des jeunes. Depuis quatre ans, c'est 52 000 livres jeunesse neufs qui ont été amassés et distribués par le biais de ce projet. La fondation nous invite, du 10 novembre au 11 janvier, à nous rendre dans l'une des 150 librairies participantes à travers le Québec et à acheter un livre-cadeau afin de partager avec les enfants de milieux démunis pour susciter chez eux le goût de la lecture.

## La langue de la caisse des travailleurs et travailleuses

**L**a qualité de la langue a son importance et la direction de la Caisse d'économie Desjardins des Travailleurs et Travailleuses (Québec) en est fort consciente. Il n'est pas indifférent, en effet, qu'une institution financière s'adresse à ses membres dans une langue de qualité. Dans cette perspective, fournir aux employé-es qui sont en contact avec la clientèle les meilleurs moyens pour qu'ils acheminent leurs multiples communications dans une langue de qualité devient une priorité. C'est ce qu'a compris la direction de la caisse en lançant, le printemps dernier, une opération de sensibilisation auprès de toutes les équipes de travail, à Québec, Montréal et Joliette.

Plus de 200 pages de textes, de lettres, de notes de service ont été analysées sous l'angle de la qualité de la langue. Au cours des prochains mois, les équipes de travail seront à nouveau rencontrées. Signe de l'intérêt que la question suscite : l'accueil des travailleuses et des travailleurs a été fort enthousiaste, chacun constatant qu'on peut trouver du plaisir à écrire une langue claire, débarrassée des lourdeurs, anglicismes et autres mauvaises habitudes qui sont trop souvent le lot de ce genre de textes.

*La force des mots* rendra compte de la poursuite de cette expérience dans sa livraison du printemps. La caisse des travailleurs, c'est un peu notre caisse, après tout !

Michel Rioux



Le 3 octobre, les responsables d'équipes étaient réunis à Montréal pour prendre connaissance des résultats de l'analyse de la langue publique de la caisse des travailleuses et des travailleurs. De gauche à droite : Jean Bergevin et Ginette Touzel, de Montréal, Richard Lapointe et Thérèse Jean, chargés par la caisse de diriger le dossier et Michel Rioux, qui a procédé à la recherche. Lise Picard et Sylvie Tremblay, de Québec, de même qu'Élaine Ayotte, de Joliette, participaient aussi à la réunion par voie électronique.

## Écrivez-nous !

Écrivez-nous pour nous livrer vos impressions et suggestions ou pour réagir à ce que disent les autres lecteurs et lectrices.

Faites parvenir votre lettre à :

**La force des mots**, Information-CSN,  
1601, av. De Lorimier, Montréal (Québec) H2K 4M5  
ou par courriel à : [lyne.beaulieu@csn.qc.ca](mailto:lyne.beaulieu@csn.qc.ca)

# La population francophone : un frein aux défusions

Yvan Sinotte

L'élection d'une présidente unilingue anglaise dans l'arrondissement Beaconsfield-Baie d'Urfé illustre assez bien les motifs véritables à l'origine de la dynamique des défusions dans l'ouest de l'île de Montréal : maintenir un clivage linguistique afin que la minorité anglophone conserve ses privilèges.

Un sondage SOM-*Le Soleil* publié le samedi 18 octobre démontre que seulement 33,8 % des anglophones interrogés s'opposent aux défusions contre 73,9 % chez les francophones. L'une des mesures qui encourage la population anglophone à vouloir effectuer un retour en arrière tient sans doute à la décision prise par le ministre des Affaires municipales, Jean-Marc Fournier, de reconduire le statut bilingue des arrondissements, qui recouvreraient leur statut de ville en cas de référendum favorisant la défusion.

Au début des années 80, le gouvernement du Parti québécois, sans doute pour atténuer les réactions aux fusions décrétées, avait autorisé les anciennes villes à conserver le statut bilingue qui était le leur avant les fusions. Il y a deux ans, la ministre Diane Lemieux élevait la barre à l'accès au statut de ville bilingue. À partir de ce moment, il fallait qu'une ville soit majoritairement anglophone pour décrocher un statut de ville bilingue.

En toute logique, les actuels arrondissements qui redeviendraient des villes devraient donc être majoritairement anglophones si elles veulent à nouveau se doter d'un fonctionnement bilingue.

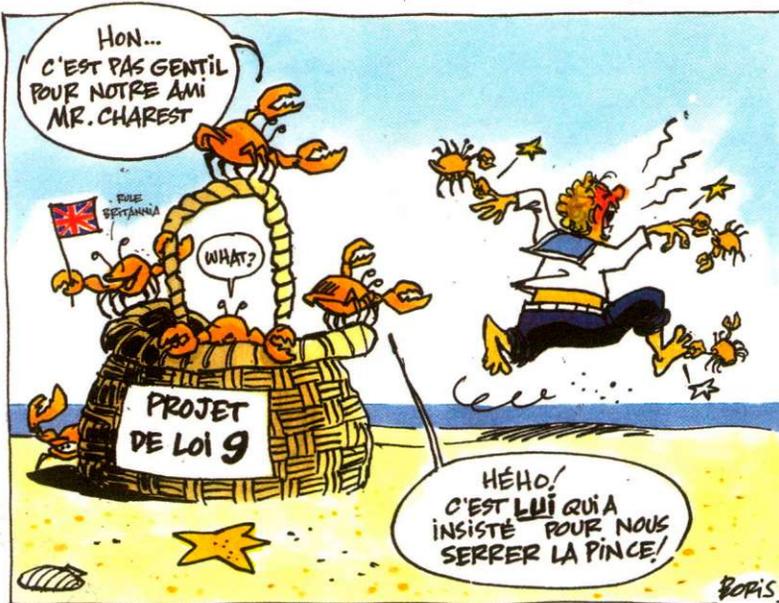
## Un panier de crabes

Ainsi, sur l'île de Montréal, Westmount (59 % d'anglophones), Beaconsfield-Baie d'Urfé (54 %) et Côte Saint-Luc-Hamstead (52 %) retrouveraient un statut de ville bilingue. Mont-Royal, avec 25 % d'anglophones, Dollard-des-Ormeaux (44 %), Dorval (45 %), Pierrefonds (46 %) et Kirkland (42 %) devraient devenir des villes unilingues francophones avec le droit de desser-

vir leurs contribuables dans leur langue, mais sans affichage et communication en anglais. Il en serait de même pour Rosemère, sur la Rive-Nord, avec 76 % de francophones et Otterburn Park, en Montérégie, avec 89 % de francophones.

Le ministre Fournier, tout en clamant son espoir d'assister à la réussite des nouvelles villes fusionnées, met tout en place en faveur d'un mouvement en sens contraire. Que, dans

la mouture remaniée de son projet de loi 9, le ministre établit la règle de la majorité en langue anglaise pour qu'une ville dispose d'un statut bilingue, on observera peut-être un virage à 180 degrés dans les velléités défusionnistes de nos compatriotes anglophones. Le gouvernement libéral, et M. Jean-Marc Fournier au premier chef, n'ont pas qu'ouvert un panier de crabes, en déposant un projet de loi pro-défusion ; ils leur ont offert le pouvoir. En fait, ce projet, c'est au panier tout court qu'il devrait se retrouver.



la force  
**des mots**  
est publié par la CSN

Production :  
Information-CSN  
Coordination :  
Lyne Beaulieu

Rédaction :  
Benoît Aubry, Michel Crête, Richard Lapointe,  
Jean-Sébastien Marsan, Michel Rioux, Yvan Sinotte  
Collaboration spéciale :  
Gérald Larose  
Jeux de mots :  
Benoît Aubry, Lyne Beaulieu, Sylvio Robinson  
Conception graphique :  
Jean Gladu, Sophie Marcoux

Photographie :  
Michel Giroux  
Caricature :  
Boris  
Impression :  
Imprimerie Transcontinental inc.

Tirage :  
25 500  
Distribution :  
Distribution-CSN  
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2003  
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2003